

Au logis du cheval d'or

Diane-Monique Daviau

Volume 30, numéro 6 (180), décembre 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31673ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daviau, D.-M. (1988). Au logis du cheval d'or. *Liberté*, 30(6), 20–31.

DIANE-MONIQUE DAVIAU

AU LOGIS DU CHEVAL D'OR

Juillet 1849. La famille Roustan, à l'exception de la jeune Marie-Babette, périt dans un incendie à la Ramière, en Haute-Provence. Un voisin recueille temporairement l'enfant. Ne trouvant dans les environs personne à qui la confier, il l'expédie quelques jours plus tard chez une cousine tenant auberge à Barcelonnette.

Marie-Babette, pressant contre sa poitrine Toinette, sa poupée, entreprend ce matin-là dès l'aube le terrible voyage qui la mènera à l'autre bout du monde.

La chaleur est déjà insupportable lorsque Nicolas Nicot, apprenti cordonnier, s'installe sur le mulet et prend en croupe la petite Babette. Ils se mettent aussitôt en route et ne se retournent pas en quittant la Ramière.

Le mulet, dos large, vigoureux, suit patiemment le seul chemin conduisant à Barcelonnette, un sentier muletier caillouteux qui parfois s'élargit un peu pour dès l'instant d'après redevenir étroit et escarpé.

Ils avancent lentement.

Aux endroits où il a été absolument impossible de pratiquer un chemin, on a couvert les rochers de quelques mauvaises planches à moitié pourries que le mulet, avec sa lourde charge, a bien du mal à escalader. Parfois le sentier, qui suit

Ce texte a reçu, en 1988, le deuxième prix du quatrième Concours de nouvelles de Radio-Canada.

toutes les sinuosités du paysage, fait soudain un coude rapide et devient une véritable corniche d'à peine un demi-mètre de largeur. Alors le mulet, Nicolas, Marie-Babette et Toinette se retrouvent complètement entourés d'un abîme géant devant lequel Nicolas et l'enfant ferment les yeux. Marie-Babette, qui vient tout juste d'avoir sept ans, répète inlassablement dans sa tête toutes les prières qu'on lui a apprises, s'agrippe à Nicolas et serre contre elle sa poupée de chiffon. Cette peur extrême que tait l'enfant rend le garçon muet au plus intime de lui-même.

Ils avancent en silence.

Ils supportent sans un mot la morsure du soleil, la fatigue, la soif. Les yeux secs, les lèvres sèches, ils n'ont pas le droit de s'arrêter encore. Ils attendront midi, quelque part presque à mi-chemin entre la Ramière et Barcelonnette, pour se partager, dans l'ombre d'une crevasse et sans pouvoir mettre pied à terre, quelques raisins, une tranche de mouton salé et un morceau de gros pain qu'ils arroseront d'un peu de lait de chèvre jasminé.

Ils repartiront lentement sous un soleil brûlant, obligés parfois de se tenir aux parois des rochers dont la blancheur, par moments, les aveugle.

Le chemin n'en finit plus.

Souvent Nicolas penche la tête un peu trop en avant, alors Marie-Babette s'accroche très fort à sa chemise et le tire vers elle. Elle a peur qu'il ne s'endorme, la chaleur est tellement suffocante, le soleil tape si fort sur la tête!

Une à une les heures passent, et il leur arrive de penser qu'ils n'atteindront jamais leur but.

À la moitié du trajet, un vieux chaudronnier venant d'Allos se joint à eux. Épousant leur rythme, il les suit de près. Au début, il chante à tue-tête, mais bientôt il se tait, lui aussi, puis il gémit et maudit cette contrée sauvage.

Depuis qu'il ne va plus seul sur son sentier, le mulet montre des signes de nervosité et son pas n'est plus aussi régulier. Mais cela ne trouble point Nicolas. Il se réjouit plutôt que quelqu'un, désormais, partage sa misère.

Marie-Babette, quant à elle, ne ressent même plus la présence de Toinette. Elle ne sent plus ses jambes, non plus. À vrai dire, elle ne sent plus rien du tout. Ses cheveux collent à son crâne et la sueur dégouline dans son cou. Mais elle ne sait pas qu'elle est trempée de la tête aux pieds, elle ne sait même plus où elle se trouve, elle ne sait plus rien. Un peu plus tard, lorsque Toinette lui échappe et glisse dans un précipice, elle ne le remarque même pas. Sa tête appuyée contre le dos de Nicolas, elle semble somnoler.

Dans la poussière crayeuse et le soleil de juillet, les heures s'égrènent sur le chemin menant de la Ramière à Barcelonnette, lentement les heures se relaient et grignotent le jour qui courbe le dos, plie l'échine et finira par tomber.

Au bout d'une douzaine de ces heures toutes aussi longues les unes que les autres, le chemin s'élargit enfin pour de bon et le mulet, Nicolas et Marie-Babette entrent dans Barcelonnette, suivis du vieux chaudronnier qui a recommencé à chanter et salue à gauche et à droite: des habitants les ont vus venir et se sont rassemblés sur la route qui conduit à l'auberge. Bientôt, ils encerclent les voyageurs et marchent avec eux en direction du *Logis du Cheval d'Or*.

Une fois arrivés devant la maison, quelqu'un sort un *fiascou* et les hommes boivent à la régalede quelques gorgées de ratafia des Alpes. Peu à peu, d'autres habitants se joignent au groupe pour souhaiter la bienvenue aux voyageurs. On rit et on boit encore quelques gorgées de cette liqueur de ménage à laquelle Marie-Babette n'a pas droit. Mais Marie-Babette ne réclame rien, ne dit rien et n'ouvre pas davantage la bouche lorsqu'on approche de ses lèvres un gobelet d'eau citronnée.

Autour d'elle on s'agite, on rit, on demande des nouvelles de la Ramière et d'Allos. Nicolas et le vieux chaudronnier répondent aux questions, avalent une gorgée, rient, crachent par terre.

Finalement, voyant la veuve Tardieu sortir de l'auberge et s'avancer vers les voyageurs, les habitants se dispersent et retournent à leurs occupations pendant que le chaudronnier mène son mulet à l'écurie pour le soigner et le nourrir.

La veuve Tardieu, une femme ni jeune ni vieille, rondelette, petite, souriante, écoute sans broncher le récit de Nicolas, acquiesce et tend les bras vers Marie-Babette. Mais Marie-Babette ne bouge pas. La femme, alors, empoigne l'enfant sous les aisselles, la soulève mais déjà, bien avant que les jambes de l'enfant ne pendent au-dessus du mulet, l'enfant hurle, rejette la tête en arrière et fend l'air avec ses poings. Pendant quelques instants, la veuve Tardieu la tient ainsi à bout de bras, figée par la surprise, puis lorsqu'elle veut la poser par terre, la petite s'écroule sur le sol en poussant un cri affreux.

Aussitôt, Nicolas accourt, le chaudronnier sort de l'écurie en levant les bras au ciel, et quelques secondes plus tard on voit arriver en courant Gaspard, le fils Tardieu. Les trois hommes entourent l'enfant, la regardent, regardent la femme avec étonnement.

Marie-Babette, allongée sur le sol, gémit. Son corps tressaille.

— Elle ne tient plus sur ses jambes! dit le chaudronnier. Ce mulet a le dos bien trop large pour la pauvre petite. Si au moins on l'avait assise devant!

Il se penche, prend l'enfant dans ses bras et la transporte dans l'auberge. La pièce dans laquelle il pénètre est sombre et muette. Il hésite un peu, s'arrête devant la table commune et assoit la petite sur le banc. Mais à peine l'a-t-il posée là que Marie-Babette crie de plus belle.

Le vieux secoue la tête. «Elle ne peut plus rapprocher ses jambes», dit-il.

Ses jambes tremblent. Marie-Babette, les poings serrés, hurle, et la vaste pièce se remplit peu à peu de ce terrible hurlement qui ne finira jamais.

Chacun tente à sa manière de faire taire l'enfant. On lui apporte une tartine de miel, on caresse ses cheveux, on lui présente du melon, on lui explique que cela va passer. Marie-Babette penche la tête, serre les poings et crie à fendre l'âme. La veuve Tardieu suggère de lui masser les jambes, mais Marie-Babette ne veut pas qu'on la touche, elle se raidit,

frappe à droite et à gauche, interdit qu'on l'approche. Elle pleure, pleure et pleure encore.

Il faut pourtant la mettre au lit. Il faudra bien s'occuper des voyageurs qui viendront tout à l'heure demander gîte et couvert. On ne peut pas la laisser là sur le banc à hurler, il faut la monter à la chambre. À quatre, on en viendra à bout.

Elle crie, elle frappe, mais il faut la mettre au lit, et à quatre, en effet, l'enfant a beau être complètement déchaînée, on en vient à bout. Tenue par huit bras, coincée, Marie-Babette traverse la salle commune en pleurant, entre dans la cuisine noircie par la fumée, voit défiler au-dessus de sa tête un plafond à poutrelles où pendent des saucisses, quelques jambons, des brochettes de champignons, un agneau et des cabris salés qui font triste figure, se retrouve dans un escalier presque aussi étroit qu'une échelle et atterrit dans un lit au-dessus duquel on a suspendu une branche de buis béni. On la dépose dans le grand lit à baldaquin, on tire les rideaux de bure et on lui demande de dormir. Demain, tout ira mieux. Pour l'instant, il faut fermer les yeux, faire confiance à la nuit, dormir. Demain, tout ira mieux.

Allongée dans ce lit immense, Marie-Babette regarde ses jambes trembler, tente de les rapprocher et n'y arrive pas. Et si c'était la punition réservée à ceux qui ne meurent pas dans les incendies? Elle ne pourra plus jamais marcher, c'est certain, la douleur ne s'en ira jamais. Jamais... Jamais... Marie-Babette s'endort en pleurant.

*

Cinq jours après son arrivée au *Logis du Cheval d'Or*, Marie-Babette connaît tous les recoins de l'auberge et à peu près tous les chemins et les champs de Barcelonnette. C'est elle qui voit à cueillir la lavande, les herbes pour la cuisine, c'est elle qui s'occupe du potager. Marie-Babette aime tout ce qui sent bon, le thym et les tomates, l'ail, la lavande et le miel, et elle aime la veuve Tardieu presque autant que sa propre mère. Elle a du plaisir à préparer les repas avec elle, à nettoyer l'au-

berge qui, au fil des mois, deviendra sa vraie maison, comme si elle n'en avait jamais connu d'autre.

Sa famille, maintenant, c'est cette femme avenante, ronde et généreuse, et son fils Gaspard. Gaspard a trois bonnes années de plus que Marie-Babette, et comme il n'y a pas, au *Logis du Cheval d'Or*, d'autre homme Tardieu que lui, c'est lui l'homme de la maison. C'est lui qui soigne les animaux, qui répare tout ce qui se brise dans l'auberge, qui va chercher les melons et apporte l'eau à la cuisine. Gaspard est courageux, honnête. En général, on peut rire et s'amuser avec lui. Parfois un peu grognon, c'est vrai, entêté et fier, un tantinet autoritaire peut-être, mais toujours loyal, fiable. Il a le sens du devoir et du travail bien fait. Marie-Babette s'entend bien avec lui. Jamais elle ne s'ennuie en sa présence. Pourtant, ils se côtoient à longueur de journée. Et jamais ils ne se disputent, jamais elle n'éprouve l'envie d'être loin de lui.

Les mois, les années passent et l'entente ne se dément pas.

*

Lorsque Marie-Babette fête ses quatorze ans, elle a vécu autant d'années au *Logis du Cheval d'Or* qu'avec sa première famille à la Ramière. Quatorze ans, c'est un bel âge, disent les gens qui viennent à l'auberge, et Marie-Babette approuve. Heureuse de vivre à Barcelonnnette aux côtés de Gaspard et de la veuve Tardieu, quatorze ans, jolie, travaillante, affable, Marie-Babette, la veuve Tardieu le veut et tout le monde encourage cette décision, deviendra la femme de Gaspard. On la promet et bientôt on la donne.

Le 18 février 1856, le jour de la Sainte-Bernadette, Gaspard reçoit Marie-Babette comme épouse. La cérémonie, courte mais émouvante, est suivie d'un repas de noce fort copieux qui dure jusque tard dans la nuit. On chante, on trinque à la santé des nouveaux mariés, on les taquine et on leur souhaite de nombreux enfants, des fils qui ressemblent à leur père et des filles qui rappellent Marie-Babette. Vers trois heures du matin, on les embrasse une dernière fois et on quitte

l'auberge en faisant bien du tapage, car plus on fera de bruit la nuit de leurs noces, plus leurs enfants seront éveillés et auront le verbe facile.

Cette nuit-là, la veuve Tardieu emménage dans l'une des chambres sous le toit et laisse aux jeunes mariés la grande chambre des maîtres au premier étage avec son lit à baldaquin et sa nouvelle branche de buis fraîchement bénite. Peu avant que le soleil se lève, Gaspard y conduit Marie-Babette, la prend dans ses bras pour lui faire franchir le seuil de la chambre, la dépose au milieu du lit et souffle toutes les bougies.

Dans l'obscurité, les jeunes mariés enlèvent leurs vêtements de fête et Gaspard les empile sur le coffre au pied du lit. Puis le jeune homme se glisse sous l'édredon où Marie-Babette lui ouvre les bras. Il se blottit contre elle, pose sa tête sur la poitrine toute chaude de la jeune fille et écoute leurs cœurs battre. Il reste longtemps ainsi dans les bras de Marie-Babette. Tour à tour ils s'endorment et s'éveillent, ils sourient, ils soupirent, et le soleil finit par se lever.

Aux premières lueurs du soleil, Gaspard caresse le visage de Marie-Babette, l'embrasse, effleure du bout de sa langue le cou et les épaules de sa femme, pose ses lèvres sur ses seins, les lèche, enfouit un mamelon dans sa bouche, en presse le bout contre son palais, puis il couvre de baisers le ventre de Marie-Babette, soupire, remonte vers les épaules et la mordille à plusieurs reprises sous les aisselles. Marie-Babette passe sa main dans la chevelure de Gaspard, la promène sur sa nuque et gémit un peu lorsque Gaspard, soudain, la saisit par les hanches, soulève son bassin et pose sa bouche au centre de ce triangle noir que jamais personne encore n'a touché ni même vu. Et puis, tout à coup, Gaspard empoigne les genoux de Marie-Babette, il lui écarte les jambes et pousse les genoux vers le haut jusqu'à ce que les cuisses touchent le ventre de Marie-Babette.

Le corps de Marie-Babette alors se cambre complètement pendant que de sa bouche jaillit un cri déchirant. Gaspard, saisi d'effroi, plaque sa bouche sur celle de sa femme et enfonce son sexe dans le sien. Marie-Babette se débat, frappe

Gaspard de toutes ses forces, lui martèle le dos, les épaules, le visage de coups de poings, mais Gaspard sait bien ce qu'il a à faire et il le fera jusqu'au bout. Il sait bien que les femmes crient souvent en de telles occasions et que chacun peut frapper et mordre et même ancrer ses ongles dans la peau de l'autre. C'est vrai qu'il ne s'attendait pas à un *tel* hurlement et surtout pas *avant* même qu'il n'entre en elle, mais il aura plus tard tout le temps voulu pour tenter de comprendre ce phénomène. L'important, pour l'instant, c'est que Marie-Babette ne le distraie pas trop avec ses cris, c'est pourquoi il maintient sa bouche fermement collée sur la sienne. Il voudrait bien, aussi, attraper les bras de sa femme et les immobiliser un moment — car Marie-Babette frappe de plus en plus fort — mais il n'y parvient pas. Il ne peut à la fois se concentrer sur le va-et-vient de son membre dans le corps de sa femme et sur ces bras qui s'abattent sur lui avec une rapidité et une force étonnantes. Mieux vaut ne pas s'occuper des coups et arriver le plus vite possible à ses fins. D'ailleurs, il y est presque.

Encore quelques secondes. Encore quelques mouvements.

Même pas, ça y est, c'est fait, c'est fait. Il va se laisser tomber à côté de Marie-Babette, lâcher un grand soupir et poser sa tête sur la poitrine de sa femme.

Il desserre son étreinte et relève la tête. Aussitôt un long cri, une plainte étourdissante lui déchire le crâne. Il sent que sa tête éclate. Puis voit un chandelier taché de sang qui revient s'abattre sur son front. Marie-Babette frappe et hurle, elle lui fracasse le crâne avec un chandelier, elle frappe, encore une fois, encore une fois.

Gaspard s'écroule entre les jambes de Marie-Babette. Son visage baigne dans une flaque de sang. Marie-Babette recule vers le mur, veut se lever, mais elle n'arrive pas à rapprocher ses jambes qui tremblent autant que ses mains. Elle éclate en sanglots et hurle le prénom de la veuve Tardieu jusqu'à ce que celle-ci descende, ouvre la porte de la grande chambre, pose le bout de ses doigts sur ses lèvres et s'avance lentement vers le lit.

*

Personne, à Barcelonnette, ne saura jamais ce qui s'est vraiment passé cette nuit-là. La veuve Tardieu a perdu son fils et ne tient pas à ce qu'on lui prenne en plus Marie-Babette et l'enfant qui naîtra. Un malheur suffit. Et puis Marie-Babette est une Tardieu et personne ne touchera à un cheveu de sa tête. Personne. La vie continue et il faut s'occuper de l'auberge.

Le printemps arrive et les voyageurs affluent. Il y a beaucoup à faire. Il faut blanchir les murs, ce n'est surtout pas le moment de faire fuir les clients. L'avenir de la famille en dépend. Nettoyer d'abord l'enseigne dorée et laver les vitres crasseuses. Coudre de nouveaux rideaux de cotonnade. Des rayures feraient certainement plus gai. On s'arrangera également pour offrir aux voyageurs une meilleure table. Chaque fois qu'il sera possible de le faire, on mettra au menu du lièvre, des bartavelles et de temps en temps de bons faisans si on en trouve. Les clients en ont assez de manger des pigeons, de la merluche et du chevreau. On les fait fuir avec une table pareille. On devrait toujours avoir sur le feu un potage de légumes au lard, Marie-Babette le prépare si bien. Et fini le café limoneux dont on se contente depuis des années. On achètera maintenant le meilleur. On donnera aux voyageurs toutes les raisons d'avoir envie de s'arrêter au *Logis du Cheval d'Or*. L'avenir des Tardieu en dépend.

Marie-Babette et sa belle-mère ont de quoi s'occuper du matin au soir. Elles astiquent, elles cuisinent, elles s'appliquent, elles travaillent fort, pleurent parfois, rient parfois et ne voient pas les mois passer. Marie-Babette consacre chacun de ses moments libres à la confection d'un trousseau pour l'enfant. Elle coud, elle tricote, et peu à peu le coffre prévu à cet effet se remplit de langes et de bonnets de toutes les couleurs.

Le mois d'août, cette année-là, voit défiler à l'auberge deux fois plus de voyageurs que par les étés précédents. C'est une année de melons énormes, d'olives noires plus belles que

jamais, de notaires qui paient royalement pour le gîte et le couvert, un été de grandes chaleurs, de sueurs et d'argent.

Lorsque les journées raccourcissent enfin, les Tardieu se réjouissent de pouvoir souffler un peu. Jamais un automne n'a été accueilli avec autant de soulagement. Il apporte enfin le calme souhaité et plus que nécessaire. Vraiment, il était temps qu'on puisse ralentir un peu. D'autant plus que la naissance approche et que Marie-Babette a besoin de repos.

Des pluies diluviennes accompagnent cette année-là l'arrivée de l'automne. Les chemins deviennent impraticables et les habitants de Barcelonnette, lorsque rien ne les force à sortir, se terrent dans leurs maisons.

Le ciel devient ensuite dur comme un saphir et prend une coloration de violet sombre. La lumière, tout au long du jour, a quelque chose de net et de métallique qui donne le goût de vivre.

De la fin septembre à la mi-novembre, on accueille bien peu de gens au *Logis du Cheval d'Or* et Marie-Babette a tout son temps pour attendre l'enfant. Elle imagine la couleur de ses cheveux, la forme de ses yeux et se demande souvent à qui il ressemblera le plus, à elle ou à Gaspard?

À l'aube du 17 novembre, jour de la Sainte-Élisabeth, le moment de la perte des eaux est enfin venu pour Marie-Babette. Il faut presque toute une journée de douleurs avant que l'enfant ne soit prêt à sortir. La veuve Tardieu prend grand soin de sa bru, l'encourage et attend patiemment l'instant où elle pourra la délivrer.

Minuit approche et Barcelonnette dort à poings fermés lorsque par la fenêtre entrouverte, au moment précis où la veuve Tardieu décide d'intervenir, on entend le hululement d'un oiseau de nuit. Marie-Babette sursaute et semble alors sortir d'un rêve. Elle voit sa belle-mère penchée au-dessus d'elle et sent de l'air frais effleurer ses cuisses. Sa chemise de nuit est relevée sur son ventre. Elle sent les mains de la veuve Tardieu entourer ses chevilles. On dirait qu'elles poussent les pieds de Marie-Babette vers le milieu du lit. On dirait qu'elles cherchent à lui plier les jambes. Marie-Babette se raidit. «Ça

va aller, détends-toi», dit la veuve Tardieu en lui écartant les jambes. Mais au lieu de se détendre, le corps de Marie-Babette devient raide comme une barre de fer et un cri épouvantable fige la veuve Tardieu dans le geste qu'elle allait faire. «On voit la tête! Pousse!», dit-elle, mais au moment où elle appuie à nouveau ses mains contre les cuisses de Marie-Babette, celle-ci se redresse d'un coup et pousse de toutes ses forces sur la tête de sa belle-mère penchée au-dessus d'elle. La veuve Tardieu perd l'équilibre, tombe contre la commode et l'entraîne avec elle sur le sol. Marie-Babette, terrifiée, folle de douleur, se précipite vers la fenêtre en hurlant et se jette dans le vide. Dans sa chute, elle heurte l'enseigne du *Logis du Cheval d'Or* qui se décroche et gît un instant plus tard tout près d'elle sur la terre mouillée. Entre les cuisses de Marie-Babette, le nouveau-né tremble et crie.

Les voisins accourus recueillent l'enfant et pratiquent aussitôt l'ondoisement. L'enfant, de sexe féminin, reçoit le prénom de Marie-Élisabeth. Seule au monde, on la donne à une troupe d'amuseurs de passage à Barcelonnette.

Marie-Élisabeth survit et fait la joie de ses parrains et marraines.

C'est une fillette charmante et vraiment mignonne. Dès qu'on la voit, on éclate de rire. Elle a l'air d'un petit lutin, toujours coiffée de plusieurs bonnets superposés. Elle sourit, elle babille et bientôt elle trotte sans arrêt. Si on la perd de vue, on est certain de la retrouver près des animaux qui font partie du spectacle de la troupe. On voit qu'elle les aime, elle les caresse et parle avec eux, et même s'ils ne comprennent rien de ce qu'elle leur raconte, il est évident qu'ils se sentent bien en sa présence, les singes, les chiens, les trois oursons et les deux chevaux.

Alors, lorsqu'elle a deux ans, on décide de l'intégrer à un numéro et on l'assoit sur un cheval. Marie-Élisabeth se met aussitôt à hurler. Croyant qu'elle a peur de tomber, on l'attache au cheval. Le cheval trotte et Marie-Élisabeth s'y cramponne en hurlant. On l'encourage, on rit, on applaudit. Elle sait déjà se tenir en selle! Elle, elle continue à crier, elle hurle à

fendre l'âme. Mais on ne s'en fait pas pour autant. On en fera une grande écuyère. Elle pleure, oui, mais ce n'est que la peur de tomber, n'est-ce pas? On se dit que sa peur disparaîtra dès qu'elle verra qu'elle ne tombe pas. Elle finira bien par se taire. Ce n'est qu'une question d'habitude, n'est-ce pas? Une question de temps...